

Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1936-1937)
Heft: 5

Artikel: Silhouettes Suisses Romandes II : Journalisme et Journalistes
Autor: Deslandes, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-759056>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Silhouettes Suisses Romandes II

Journalisme et Journalistes

par Pierre Deslandes

Tableau

A trente ans de distance, que la presse romande paraît transfigurée! Là où, vers 1900, se dressaient trois, quatre épis-maîtres parmi la masse des épis simplement honnêtes, où quelques journalistes de grande classe, les Secrétan, les Bonnard, les Dardel, dominaient sans morgue la petite foule des journalistes moyens, c'est toute une floraison de journalistes-écrivains, de Genève au Valais et au Jura-bernois, qui offrent aujourd'hui leur cueillette matinale à des lecteurs de toute catégorie. Non point que cette cueillette soit toute de roses, de lys et d'oeillets blancs. Tel pratiquera davantage le chardon piquant, tel autre la menthe poivrée et tel autre, l'ivraie, que l'Évangile appelle de son vrai nom: la zizanie. Mais enfin, dans presque chaque quotidien romand, un homme, ou deux, ou tout un groupe, expriment aujourd'hui le suc d'un talent. Et la plupart de nos journalistes, qui ne sont pas simplement des „techniciens”, répondent à la définition toute fraîche de Léo Larguier: „Un journaliste — je ne vois pas d'autre définition — c'est un écrivain qui écrit dans les journaux”. C'est de ces hommes-là, et d'eux seuls, et de quelques-uns seulement, puisque la place est mesurée, que nous tracerons le portrait.

Presse romande: depuis trente ans, les journaux d'opinion ont conservé leur place, à droite et au centre surtout, tandis que les feuilles d'informations s'épanouissaient jusqu'à prendre valeur de direction civique (pas très accusée) et de critique de lettres et d'art. Sous la direction d'Edgar Junod, le journaliste qui écrit peu et inspire davantage, le „Sainte-Crix” inaccessible au vertige, la „Tribune de Genève” fait figure de magazine quotidien. A côté, une „Suisse” vivante et combative. Sous la direction de Jean Martin, le „Journal de Genève”, rempart du calvinisme intégral, ouvre un sourire encore mince sur son époque. Piachaud, classique et humain, n'y collabore-t-il pas? Le „Courrier de Genève”, cité toujours

davantage, prend figure de quotidien catholique romand. A Lausanne, la „Gazette”, où Georges Rigassi fait carrière d'honnête homme, tout scrupule et bonne foi, talent grave et courageux, une équipe — les Bridel, les Nicollier, les Décorvet, et Aeschimann, qui a tant retenu — donne au grand quotidien vaudois la plénitude d'un moniteur des lettres, des arts, du théâtre. Autant dire qu'à côté de ses autres mérites la „Gazette” tient lieu d'une revue littéraire. Dirigée par Rubattel, la „Revue” exprime ce qu'il reste d'indépendance au radicalisme vaudois devant la Berne toute puissante. Maurice Porta, sourire de la „Feuille d'Avis”... A Neuchâtel, une „Feuille d'Avis” rajeunie; à La Chaux-de-Fonds, une „Sentinelle” où se heurtent des courants contraires, un „Impartial” où trône Paul Pourquin, miroir d'une cité qui cherche sa route. A Bienne, un „Express” qui va rajeunir sa face française; le vieux „Journal du Jura” et, jusqu'au fond de l'Ajoie, une presse jurassienne de nuances diverses, où le „Pays” représente avec une vigueur intacte l'antique tradition du Jura — celle qui ne s'inspire ni de La Chaux-de-Fonds, ni de Berne. En Valais, des souffles nouveaux. A Fribourg, enfin, une „Liberté” qui s'ouvre, lentement, aux expressions rajeunies d'une doctrine éternelle.

Bouquet frais, infiniment plus frais qu'aux débuts du siècle. Seules, quelques fleurs solennelles, ces „coeurs de vieilles filles” des jardins vieillots, prendraient utilement un bain de jeunesse.

Parmi ceux de Berne

Pierre Grellet.

Vingt-cinq ans de „Gazette de Lausanne”...

En politique, l'héritier direct de Philippe Godet. Avec une fine ténacité de Neuchâtelois des vignes, et ce style qui mord comme un Cortaillod de bon plant, le mainteneur de la vieille tradition helvétique. Au cours d'une carrière longue, étonnamment unie, il s'est préoccupé davantage de défendre les vieilles vérités éternelles, que d'en rechercher de nouvelles, brillantes et hasardeuses. Fédéraliste, adversaire du collectivisme, attaché aux valeurs intellectuelles qui firent le Neuchâtel charmant et individuel, il reste le „libéral” parfait. Sa défiance des nouveautés séduisantes, sa lucidité de Neuchâtelois cultivé, l'ont

écarté du frontisme autant que du collectivisme socialiste. Ce qu'il reste de liberté à l'homme qui pense, à l'homme qui travaille, qui fabrique et qui vend, qui vit et qui fait vivre, Grellet le défendra jusqu'à son dernier trait de plume. Lui: mince et racé, sur la défensive, et „charrieur”, à la Bellettrienne, pour masquer un brusque accès de sensibilité. Et Neuchâtelois comme on ne l'est plus, il préférera manquer une belle émotion, plutôt que d'être dupe une seule fois. Ainsi se manifeste, dans la vie quotidienne, l'amour-propre de ces Neuchâtelois du lac.

On n'omettra pas, chez Grellet, l'écrivain sensible, le promeneur amoureux des antiques cités et des sites qu'il découvre à l'écart des grands chemins. On n'oubliera pas que ses livres, avec ceux de Gonzague de Reynold, firent connaître à l'élite romande les lieux vitaux, les moeurs vivantes de la Suisse allemande. Des deux côtés de la Sarine et de l'Aar, on relira ses „Sentiers du passé”, sa „Suisse des Diligences”. Ses „Aventures de Casanova en Suisse”, sa „Catherine de Watteville” dévoilent chez Grellet un historien qui sait, le rare loisir venu, se déprendre de la brousse des Chambres fédérales et de la politique dite „économique”, sans doute parce qu'elle nous coûte le peu qu'il nous reste de bon argent.

Pierre Grellet: un caractère, un lettré, un politique qui, en dépit des nuées qui montent de droite et de gauche, n'a jamais cherché, selon le précepte de notre vieux maître Godet, qu'à „voir clair en toute chose”.

Léon Savary.

Une brillante collaboration „fédérale” à la „Tribune de Genève”. Des notules quotidiennes qui sont du meilleur journalisme, du journalisme d'écrivain.

L'homme vient de loin. S'il y avait deux hommes dans Pascal, en faut-il compter une douzaine chez Savary? Parmi cette meute d'hommes qui se disputent ce coeur très amical, très sympathique, il en est un qui fait la liaison: l'homme de goût. Bourré de bonnes lettres, d'observation directe, de mûre connaissance immédiate des milieux et des hommes, Savary, Neuchâtelois par une de ses fibres, craint si fort d'être dupe qu'il lui arrive, non point simplement de dénoncer la fausse grandeur, mais de ne

pas apercevoir toujours la vraie. Si désabusé qu'il se dise par l'expérience et la quarantaine sonnée, il garde tout au fond de lui-même le culte de l'amitié. Par ailleurs, des antipathies d'instinct: ne lui demandez pas ce qu'il pense de Ghéon ou de Bernanos.

En politique fédérale, du juste milieu, entre un parlementarisme dévôt et un antiparlementarisme qui ne s'est pas encore soucié assez de remplacer ce qu'il détruirait. Une vue juste des grands intérêts nationaux. Dans ses notules quotidiennes, un bon sens fleuri, un sens de l'humain, un sentiment qui n'est pas sentimentalité, une discrétion, une pudeur qui lui ont réconcilié plus d'un qui se défiait de ses griffes. Dans ses livres, où survit l'influence d'un Anatole France, où glisse à chaque ligne un scepticisme qui ne va pas jusqu'au doute, une curiosité singulière du prêtre et de sa solitude, un amour tendre et narquois de Fribourg, un style tout de nuances, d'enveloppements, la manière d'un félin qui montre ses griffes pour n'avoir point à s'en servir.

Deux natures? Ou la bonne douzaine? A mesure que les années passent sur Léon Savary, ce cocktail se décante jusqu'à ne plus laisser percevoir qu'un goût: le franc.

Ceux de chez eux

Paul Chaponnière.

Au „Journal de Genève”, la rubrique de la bonne humeur. Un bon sens qui s'efforce à paraître bougon. Une sorte d'humour déductif, où la conclusion s'amène, dirait le bon peuple, parce qu'elle ne peut autrement, forcée par une logique serrée. Le contraire des vagabondages d'un Toepffer, de ses „spéculations” et de ses détours. Chez Paul Chaponnière, qu'il parle à Radio-Sottens, qu'il s'exprime dans le „Journal de Genève” ou dans „Curieux”, la rigueur de l'historien appliquée à la petite morale quotidienne. Sous cette plume d'historien très sûr et si lisible, cette „moralité” cesse, et d'être petite, et d'être quotidienne. Chaponnière prouve que l'érudition peut s'élever à l'humour, sans trahir les lois de l'une ou de l'autre. Il dessine son propos comme d'autres leurs portraits à la plume. Dans ce tracé méthodique, de temps à autre l'explosion d'un bon mot.

Paul Chaponnière, maître de sagesse, avec la belle tenue d'un lettré sévère et la bonté rugueuse du Genevois qui n'entend point être dupe.

Jean Peitrequin.

Un ingénieur venu au journalisme et aux lettres.

L'ingénieur ne fait point tort au journaliste. Petit, fin, le regard net, Peitrequin sait se faire redouter, pour goûter mieux l'avantage de se faire aimer, à son heure. A la „Tribune de Lausanne”, à „La Revue” — et dans l'hebdomadaire romand „Curieux” — des articles, notules et aperçus qui le font passer pour un amuseur. La vie saisie sur le vif, celle des humbles, des bonnes gens, des „pas-prétentieux”. Quelque chose d'un Valloton qui ne serait pas fils de pasteur. Mais, comme Peitrequin est bon, de cette bonté naturelle qui ne pleurniche pas, le croquis sarcastique s'achève en pirouette. Peitrequin tourne court, crainte de paraître ému.

Un amuseur? Allons donc! Un qui regarde, qui comprend, et se retient de pleurer.

Jacques-Edouard Chable.

En savez-vous beaucoup qui aient cette allure? Celle d'un Neuchâtelois qui aurait reçu en partage dix gouttes de sang anglo-saxon — un mélange heureux. Un alliage rare de loyauté, de distinction, d'ardeur à vivre. Il a fait le tour du monde, tâté du Cap et des Iles Océanes, et son Neuchâtel lui est redevenu tout un monde. Ses vignes de Cortaillod, et le plant robuste et droit des pépinières. Dans la „Suisse Libérale”, il soutint de belles idées claires. Mais, comme il n'est point doctrinaire, c'est toute la beauté bleuâtre d'un pays qu'il a mise dans son meilleur livre. L'idée pure, trop souvent abstraction et ennui, ne l'a jamais séduit.

Un vivant, qui a eut toujours ce bon goût de ne point se tenir pour un révolté.

Georges Verdène.

Un „rustique” qui a beaucoup roulé. Non tant par le vaste monde que dans ce milieu frelaté des demi-lettres parisiennes, où Verdène, sensible et candide, perdit ses dernières illusions. Aujourd'hui, le succès de ses livres, sa vieille maison habillée de

glycines, son chien, et ces souffles frais du Jura sur sa campagne genevoise, suffisent au bonheur du sage. A la „Tribune de Genève”, il donne ces propos rustiques, qui ne sont pas d’un amateur; la même saveur personnelle, le même soin que l’on retrouve, colonne d’à-côté, aux indépendantes chroniques d’art d’un Matthey-Claudet.

Un „raté”-ainsi se nomme-t-il? Le contraire, puisqu’il accomplit, sagement, avec son âme libre et la probité de son beau talent, une vie à sa mesure. Considérez plutôt, sous vos yeux, les „ratés” des belles familles, des belles carrières, et de la haute finance. Et comparez. Verdène, homme heureux...

Un grand voyageur: René Gouzy.

Ne demandons pas à Gouzy où il alla. Plutôt, où il n’est point encore allé. Dans sa prime jeunesse, l’exploration au Congo belge. Après la conquête d’un beau grade militaire, le Grand Nord et la forêt vierge, toutes les brousses et tous les océans. Une prose mûrie, tannée, sans recherches de style, directe comme l’homme, qui répugne aux petits esclavages de l’existence, aux coteries, à la vie grise. Pour qui tient à son amitié, une recette: lui „fiche la paix”!

Dans la „Tribune de Genève”, dans la „Gazette de Lausanne”, dans tant d’illustrés, Gouzy, qui marie dans sa préférence intime l’Alpe surhumaine et le Tropic, narre ses aventures et ses découvertes avec une franchise rude, un accent direct, une sincérité sans pleurs, qui sont d’un sportif et d’un mâle. Aux terriens, qui ne recherchent ni la mer, ni l’Alpe, ni les émotions de l’avion, à ces sages qui se contentent de leur colline, Gouzy apporte une révélation et une émotion qui lui valent une estime simple et inexprimée. Ce compagnon de Mittelholzer, ce voyageur qui n’est nullement un aventurier, a sa place dans notre journalisme romand, celle de l’errant, toujours fidèle à lui-même et, aussi farouchement, à son coin de pays.

Les Ambassadeurs.

Cela commence — ou, avant-guerre, cela commençait — ainsi: Un journaliste „casé”, sergent-major de la corporation, se baignant aux rives de Colombier. Arrive un groupe de soldats, commandé par un caporal. Le caporal reconnaît le baigneur,

se détache du groupe ,et l'on cause, un instant. Le caporal souhaite l'aventure, la découverte, le vaste monde. „Tu ne connaîtrais pas quelque chose, à Paris, à Rome, ailleurs?“ Il se trouve précisément que le journaliste vieillissant s'est chargé de découvrir un garçon jeune, ardent, curieux de nouveauté, pour un poste d'agence, quelque part aux rives de la Méditerranée. Et la bonne Providence lui envoie ce caporal, l'homme qu'il faut. L'affaire ne traîne pas.

C'est de la sorte que commencèrent des carrières de journalistes romands à l'étranger, les trois Vaucher, Robert et Théodore à Rome, Georges en Egypte. Ils sont plusieurs, ces journalistes qu'une curiosité universelle, un esprit d'indépendance, un talent tôt mûri lancèrent dans une brillante carrière où, collaborant à la grande presse française, l'„Illustration“, le „Petit Parisien“, le „Journal“, ils n'oublièrent jamais les journaux de leur pays. Un Maurice Muret s'est fait à Paris, et dans les associations professionnelles, et à l'Institut, une place de choix. Un Gentizop interprète à merveille et sans servilité, l'Italie nouvelle. Un Jacques Aubert envoie à plusieurs de nos quotidiens des notes où le jugement sûr vaut le don d'exposer. Et même, de la Genève S.D.N., un Paul DuBochet, héros de la retraite serbe, entretient la grande presse française des incidents divers de la grande rencontre des Etats.

Ces ambassadeurs nous sont chers et précieux. A nos sédentaires, ils apportent l'air du large. A la presse et à l'intelligence suisses, ils assurent la sympathie et, souvent, le respect de milieux très portés, sans eux à nous méconnaître. A notre presse, volontiers renfermée entre deux montagnes, ils font un frange large, ample, aérée, dont elle ne se passerait pas.